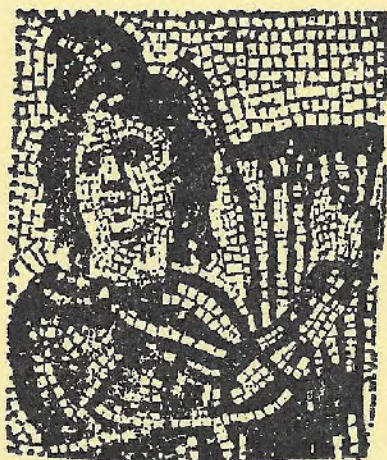


BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
DES
AMIS DE VIENNE

Société fondée en 1904

N° 75

Fascicule 3 - Troisième trimestre 1980



LYON
IMPRIMERIE BOSC FRÈRES
42, quai Gailleton
1980

SOMMAIRE

- Sauvegarde et mise en valeur de Vienne.
- Les industries viennoises de la vallée de la Gère en 1807, par Aubin-Louis MILLIN.
- Alexandre Dumas à Vienne, présenté par Jean-Yves ESTRE.
- Le centenaire de la mort de Siméon Gouet, présenté par Henri BORDE.
- Rues et places au Moyen Age, par Renée BONY.
- L'Institution Saint-Charles, par André HULLO.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

REVUE TRIMESTRIELLE

publiée par la SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

pour « *répandre la connaissance de l'histoire de la Ville et des antiquités viennoises* » (article premier des statuts).

Pour 1980

Le numéro	20,00 F
Abonnement annuel normal	60,00 F
Abonnement de soutien	100,00 F
Retraités et étudiants	40,00 F

Avis important : Les abonnements commencent avec le premier numéro de chaque année. Les numéros déjà sortis de presse dans l'année au moment du règlement d'un abonnement nouveau seront remis ou envoyés au nouvel abonné.

Correspondance : Secrétaire des Amis de Vienne, Bureau du Tourisme, Syndicat d'Initiative, Cours Brillier, 38200 Vienne.
C.C.P. Amis de Vienne - LYON 185-71 J.

**Pensez à payer
le plus rapidement possible
votre Abonnement
pour 1980**

• Nous remercions les personnes qui ont déjà acquitté leur abonnement pour 1980.

• Nous invitons celles qui ne l'ont pas encore fait à effectuer rapidement leur versement :

*soit par C.C.P. ou chèque bancaire,
soit directement au S.I.*

**FICHE D'ABONNEMENT AU BULLETIN DES « AMIS DE VIENNE »
POUR L'ANNEE 1980**

NOM : Prénoms :

Adresse exacte (pour l'envoi du bulletin par poste) :

TARIF ABONNEMENT :

Abonnement de soutien	100 F
Abonnement normal	60 F
Etudiants - Retraités	40 F

A retourner accompagné du règlement par :

chèque bancaire ou par C.C.P. LYON 185-71 J

à l'adresse suivante :

« AMIS DE VIENNE » - Syndicat d'Initiative - Cours Brillier - 38200 VIENNE

Programme de nos manifestations au verso

PROGRAMME DES ACTIVITÉS

SAMEDI 11 OCTOBRE :

Visite de la Côte-Saint-André et de Penol. (Rendez-vous à la gare routière, départ 13 h 30 ; se faire inscrire auparavant au Syndicat d'Initiative.)

SAMEDI 29 NOVEMBRE :

Visite à Lyon du quartier de la Préfecture : l'entrée et son décor, 1886-1906. Il est également prévu la visite des salons de la Préfecture.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
DES
AMIS DE VIENNE

Société fondée en 1904

N° 75

Fascicule 3 - Troisième trimestre 1980



LYON
IMPRIMERIE BOSC FRÈRES
42, quai Gailleton
1980

Sauvegarde et mise en valeur de Vienne

Le bureau de notre Société avait adressé à la Municipalité en 1978, une liste de suggestions concernant la mise en valeur de la ville et la sauvegarde des monuments.

Certaines de nos idées ont été prises en compte, d'autres semblent totalement oubliées. Il nous a paru utile de soumettre à nouveau d'autres suggestions et d'autres recommandations à nos édiles.

I. — SAUVEGARDE

- Il faudrait qu'il soit procédé à la sauvegarde de la porte de l'Ambulance (c'est la porte du cloître de l'Abbaye de Saint-André-le-Haut) dont on a enlevé les « Pots-à-feu » qui risquaient de tomber : il est nécessaire de les réparer et de les reposer.

- Il serait souhaitable que la fontaine de l'Hôpital de la Charité qui doit se trouver dans les entrepôts municipaux soit enfin remontée : nous suggérons dans un square.

- Il est nécessaire de procéder d'urgence à la sauvegarde de certaines statuettes qui sont dans un état lamentable et qui donnent une très mauvaise image de la ville : ainsi celle qui se trouve à l'angle de la rue des Clercs et de la rue du 4-Septembre, ou bien celle de la rue de Bourgogne.

- Il serait utile de conserver certaines tombes de Viennois ayant joué un rôle dans la vie de la cité ; or c'est avec beaucoup d'amertume que l'on constate que la tombe de Siméon Gouet a disparu.

- Il est nécessaire aussi qu'en cas de destruction de certains immeubles du cours Brillier que soit conservé un morceau de rempart dans lequel il y avait une poterne (à l'emplacement du magasin « Bigarrure »).

- Il serait souhaitable que la très belle porte du XVIII^e siècle de la chapelle de la Charité soit remontée, en l'intégrant dans une construction nouvelle.

- Enfin il faut qu'une solution soit trouvée pour les archives de l'hôpital.

II. — NETTOYAGE ET PROPRETÉ

Il serait souhaitable :

— Qu'il soit procédé au nettoyage d'un certain nombre de monuments :

- le monument aux Morts ;
- la fontaine de l'Hôtel de Ville ;
- le mausolée des Archevêques dans la cathédrale Saint-Maurice ;
- la base de la Pyramide ;
- les petits sujets qui se trouvent encastrés dans certaines façades.

— Qu'il soit veillé :

- à la propreté de certaines impasses - ainsi l'impasse Sauge, ou le passage qui mène de la place Miremont au sanctuaire de Cybèle ;
- que les abords de la Gère et la rivière elle-même soient enfin nettoyés ;
- que des « espaces » pour chiens soient aménagés ;
- que l'Office des H.L.M. fasse appliquer la réglementation concernant l'étendage du linge, en particulier, place C.-Jouffray.

III. — CIRCULATION

Nous souhaitons :

- Qu'il soit interdit de stationner autour du chevet de l'église de Saint-André-le-Bas, afin de mettre en valeur celui-ci et de faciliter la circulation des piétons qui se rendent au cloître.

- Que soit mis fin au stationnement abusif devant la porte de l'Ambulance qui gêne la circulation des voitures empruntant la rue des Ursulines.

- Qu'il soit établi un passage pour piétons pour aller de la place de Miremont à la rue Henri-Jacquier : en effet de nombreux visiteurs qui se rendent au Théâtre antique passent par cet endroit et sont gênés pour traverser.

- Que le panneau « circuit touristique » placé place Saint-Louis soit enlevé, car il est très malaisé de circuler en auto dans ce quartier.

- Que le croisement de la rue Fernand-Point et de la rue Vimaine soit mieux aménagé : trop de voitures stationnent abusivement et gênent la vision.

- Qu'il ne soit pas procédé à la destruction de la maison

qui avance, rue Nicolas-Chorier car cela aurait pour effet, d'une part de détruire l'équilibre de la porte de l'Ambulance et surtout de voir augmenter la vitesse des voitures, alors que de très nombreux enfants traversent la rue à cet endroit.

- Que le fléchage promis, subventionné en partie par la Caisse des Monuments historiques, soit mis en place rapidement.

- Que soit enfin supprimé sur certains panneaux l'accent circonflexe du mot « zone »...

LES INDUSTRIES VIENNOISES DE LA VALLÉE DE LA GÈRE EN 1807

par Aubin-Louis MILLIN

Ce passage est extrait de Voyage dans les départements du Midi de la France, paru à Paris en 1807. L'auteur était membre de l'Institut, conservateur des médailles, des pierres gravées et des antiques de la Bibliothèque impériale, professeur d'antiquités. Dans cet ouvrage il décrit longuement les monuments de Vienne et les inscriptions.

... La ville de Vienne est bâtie sur un terrain plat et étroit, qui s'étend des bords du Rhône entre deux chaînes de montagnes, au milieu desquelles coule la Gère ; ces montagnes sont noires, arides ; c'est le chemin par lequel on va de Vienne à Grenoble : mais le triste aspect de ce défilé est animé par les nombreuses usines que la Gère met en activité. Si ce séjour est peu agréable, on est au moins dédommagé par le point de vue qu'offrent du côté du Rhône le cours du fleuve, Sainte-Colombe, et les riches campagnes qui l'avoisinent.

Nous eûmes le plaisir de donner à dîner, à notre hôtel de *la Table ronde*, à MM. Guillermin, maire de Vienne, Boissard de Sainte-Colombe, et Cochard, conseiller de préfecture du département du Rhône. Ce fut encore pour nous une occasion de recueillir beaucoup de renseignements.

Après le dîner, nous allâmes nous promener ; et ces messieurs nous conduisirent dans les nombreux ateliers situés sur la Gère : cette petite rivière, si utile à la ville de Vienne, en fait mouvoir les machines. Ses eaux descendent de la montagne, et sont retenues de distance en distance par de petits murs où elles forment des cascades : elles ne gèlent point en hiver, et même on les voit alors fumer ; ce qui est dû sans doute au dégagement des parties sulfureuses qu'elles contiennent. Jamais cette rivière ne tarit en été, mais quelquefois elle grossit beaucoup en hiver ; et alors, comme sa pente est très rapide, elle cause de grands dégâts : c'est ce qui arriva en 1750. On la passe sur un pont de pierre appelé *Pont de Saint-Sévère*.

Nous entrâmes d'abord dans la manufacture de draperie de MM. Charvet frères. On y emploie pour le cardage, de l'huile d'olive commune appelée *seconde huile* ; elle a la propriété de fortifier la laine et de ne pas lui donner d'odeur. Avant la Révolution, on tiroit les laines d'Espagne par Toulouse et Rouen, d'où venoient les meilleures ; aujourd'hui l'on ne fait usage que des laines du pays.

On se sert de navettes roulantes sur le métier : la largeur de l'étoffe est de deux aunes un huitième, qui, par le foulage, sont réduites à une aune et un quart ; la longueur est quelquefois diminuée dans une plus forte proportion. Presque à chaque métier il y a un maître et un apprenti ; celui-ci est aux gages du premier : il y a aussi quelquefois deux ouvriers d'égale force. Le nombre de fils diffère : il y a des pièces qui, sur la largeur, en ont deux mille ; d'autres, deux mille quatre cents, deux mille six cents, et trois mille. Les ouvriers sont payés en raison du nombre de livres de laine qu'ils emploient.

D'autres ateliers sont destinés à l'opération qu'on appelle *garnir la pièce*, et qui consiste à faire ressortir la laine ou le poil, au moyen d'instruments composés de chardons à foulon (1).

Après le premier *tondage*, on la regarnit encore ; on la teint ensuite, on la fait sécher, et on la retond pour la lisser. Le reste dépend de la façon qu'on veut lui donner ; on la *ratine*, ou l'on en fait de l'étoffe : on ne garnit l'étoffe que d'un côté.

La laine qui reste dans les chardons, en est enlevée par de petits enfants, et est vendue pour faire des draps de moins bonne qualité ou des chapeaux (2), ainsi que la laine qui provient du tondage (3). On tire les chardons de Saint-Remi en Provence.

Les grands ciseaux de tondage s'appellent *forces* [mot dérivé du latin *forceps*]. Les ouvriers garnisseurs et tondeurs sont payés à la pièce ou par jour. La pièce à tondre est placée sur un coussin qui, en longueur, a la largeur du drap ; elle y est fixée de chaque côté par deux petits crochets en acier ; la banquette ou coussin est formée par la laine provenant du tondage. L'urine des ouvriers sert à fouler et à dégraisser les draps ; on en achète aussi au dehors.

Les pièces passent ensuite dans l'*atelier de teinture*. Le vert est produit par de l'indigo et du bois jaune.

Dans l'*atelier de filature*, on carde la laine et on la met dans des cornets ; elle est ensuite grossièrement filée à la main. Les bobines qu'on a faites ainsi, sont portées à la filature mécanique, où les fils sont rendus plus fins qu'ils n'étoient à la filature à la

(1) *Dipsacus fullonum*.

(2) Elle se vend le tiers de la laine dont on fait de bons draps.

(3) Elle ne se vend que le huitième.

main. Le procédé est à-peu-près celui qui se pratique pour le filage du coton.

Nous entrâmes ensuite dans un atelier où l'on *dévide la soie*.

Deux fils se dévident ensemble, et passent des bobines sur des guindres carrées qui reçoivent des écheveaux.

Pour le moulinage de la soie, on fait usage d'une machine à vingt-quatre *guindres*, à deux rangs ou étages ; le mouvement est imprimé à l'ensemble par une roue simple fixée à un arbre qui communique à une roue mue par l'eau. Une opération qui précède le moulinage, consiste à dévider les écheveaux de soie à fil simple.

Malgré l'utilité reconnue de l'eau de la Gère, on n'est pas assez industrieux pour l'économiser ; on la prodigue, et il y en a beaucoup de perdue sans être employée. Avec la même quantité d'eau l'on pourroit faire aller beaucoup d'autres usines.

Nous entrâmes dans une manufacture de *fil de fer* ; mais elle n'étoit pas pour le moment en activité.

Nous vîmes ensuite le *moulin à foulon*. Il faut cinq heures pour chacun des deux foulages d'une pièce de drap de quarante aunes, ou de ratine de trente-deux aunes : la première fois on emploie un panier ou balle de trente à cinquante livres de terre à foulon, plus ou moins, selon la qualité du drap ; la seconde fois, on emploie moitié moins de cette terre.

La matière qui sort par le foulage, est une argile mêlée d'une huile animale dont on pourroit se servir utilement pour engrais : les ouvriers, à qui nous fîmes cette observation, répondirent qu'ils n'avoient point de terres à cultiver.

La *Blanchisserie* des toiles est une prairie assez longue ; elle appartient à M. Boissat, adjoint au maire de Vienne. Il y a encore des fonderies de cuivre qui emploient beaucoup d'ouvriers : il y a aussi des mines. Ces usines sont dans le faubourg de *Pont-l'Evêque*, sur la route de Grenoble. Tous les métiers qui sont mus par des roues et par l'eau, sont appelés à Vienne *artifices*. Selon les anciennes géographies, Vienne étoit renommée pour les belles lames d'épée qu'on y fabriquoit et dont la trempe étoit excellente ; à l'époque de la Révolution on y en faisoit encore.

Nous terminâmes cette promenade par visiter la belle propriété de M. Blumenstein, qui est enclavée dans deux bras de la Gère : au milieu est une usine pour brûler et laver le minéral de plomb, le bocarder, &c. Le minéral contient deux onces d'argent par quintal : on n'en fait plus l'extraction depuis long-temps, parce qu'elle ne compenseroit point les frais. Les propriétaires conservent des échantillons de minéral dans leur cabinet, pour servir de comparaison si l'on en trouvoit de plus riche lorsqu'on change de filon.

A mi-côte de la montagne à laquelle ces usines sont adossées,

on voit des restes de plusieurs embouchures d'anciens aqueducs qui avoient servi pour conduire les eaux de la Gère dans la naumachie et dans les bains de la ville. Sur la montagne sont les ruines d'une tour carrée qu'on appelle *Pipet* : cet édifice s'appeloit autrefois *Pompeiacum*, parce qu'on prétend que Pompée, passant en Espagne, l'avoit fait fortifier. De *Pompeiacum* on a dit *Pompet*, et *Pipet*.

Le jour nous avoit tout-à-fait abandonnés ; nous rentrâmes dans l'intérieur de la ville. M. Cochard promit de revenir au lever du soleil pour nous accompagner dans nos courses et voir avec nous les monuments précieux qui nous restoient à examiner.

Quoique la pierre soit assez abondante et très-bonne dans le département, on fait beaucoup de maisons en terre, ou, dans le patois du pays, en *pisay* ou *pisé*, nom qui a été donné à ce genre de construction. On donne aux maisons de pisay jusqu'à trente pieds d'élévation : les fondations sont en maçonnerie ordinaire ; les assises de pisay dont on fait les murs, ont chacune trois pieds de hauteur sur six de longueur ; ces assises sont liées entre elles par les couches de mortier d'un pouce d'épaisseur. La toise carrée coûte 2 francs 50 centimes. Le pisay, revêtu de mortier à l'extérieur, est aussi agréable à la vue que la maçonnerie.

On a encore une autre manière de construire des murs et des maisons avec les cailloux qu'on ramasse dans les champs ou dans le lit du Rhône : on donne à chaque assise de cailloux une direction différente ; ce qui forme une espèce de mosaïque.

ALEXANDRE DUMAS A VIENNE

« Une ville de second ordre, aux maisons mal bâties et aux rues tortueuses et sales... »

présenté par Jean-Yves ESTRE

« Il est facile de voir, au premier aspect, que le sol de Vienne est un de ces emplacements désignés par la nature aux hommes pour y bâtir leurs villes. Abritée par cinq montagnes, qui forment autour d'elle un demi-cercle et la garantissent du vent du nord et du soleil du midi ; coupée de l'est à l'ouest par la petite rivière de la Gère, qui fait tourner ses moulins ; limitée du nord au midi par le Rhône, qui s'avance large et splendide en portant ses produits à la mer, Vienne était déjà la capitale des Allobroges, lorsque Annibal descendit des Pyrénées, traversa le Rhône et franchit les Alpes... »

Ce voyageur, qui, laissant son « bateau à vapeur continuer sa route rapide vers Marseille » et « prenant terre en face de l'hôtel de la Table ronde », s'arrête pour visiter Vienne, c'est Alexandre Dumas (1), qui a publié ses impressions dans le *Voyage dans le Midi de la France et en Italie*.

On connaît la boutade qui lui est attribuée (« *Oui, je viole l'Histoire, mais c'est pour lui faire de beaux enfants* »), or c'est un homme plein de respect pour les historiens — il se réfère souvent à Nicolas Chorier, Schneider et Mermet — qui, ne se contentant pas de décrire la ville, s'efforce d'en faire revivre le passé (2) qui lui a valu les trois qualificatifs successifs de *Belle*, *Sainte* et *Patriote*.

VIENNE LA BELLE

« L'enceinte romaine, écrit-il, est encore de nos jours parfaitement reconnaissable ; car les remparts sont restés debout sur

(1) 1802-1870.

(2) C'est en fait un habile compilateur, même s'il déforme au passage quelques noms : Vaux-en-Velay pour Vaux-en-Velin, Décène pour Décines et Meyrieux pour Meyzieux (ou Heyrieux ?).

plusieurs points, et, partout où ils sont tombés, on retrouve et on peut suivre leurs fondations. Quant aux pierres qui manquent aux remparts, elles ont été employées à bâtir les églises, l'hôpital et le collège. Derrière les murs s'élevèrent un palais impérial, un palais du sénat, un panthéon, un temple de Mars, un temple de la Victoire, un théâtre, un amphithéâtre et un forum ; et pour garder sa conquête, que Rome, maîtresse jalouse, venait d'enfermer dans son arène de pierre, à la cime de chacune des montagnes qui dominent Vienne, elle bâtit une forteresse.

Mais bientôt ces remparts devinrent trop étroits, et la population se débanda de deux côtés : des maisons, des temples et des palais s'élevèrent, au midi, sur le terrain où est aujourd'hui la plaine de l'Aiguille, et au nord, sur l'emplacement moderne de Sainte-Colombe et de Saint-Romain. Alors, un pont s'étendit sur le Rhône (3), qui unissait le faubourg à la ville ; ses collines se couvrirent de riches villas qui lui donnèrent l'air d'un vaste amphithéâtre ; des miracles d'architecture surgirent de tous côtés ; les prairies vagabondes et capricieuses descendirent et remontèrent à leur fantaisie sur les rives du Rhône. C'est alors que Vienne fut appelée Vienne la Belle ; que César lui donna pour armes l'aigle maternelle, et qu'Auguste en fit la capitale de l'empire romain dans les Gaules. »

VIENNE LA SAINTE

« Vers la fin du IV^e siècle, poursuit Dumas, un homme entra dans cette ville toute païenne, seul et sans armes, mais porteur de la parole chrétienne, et plus puissant de cette parole que ne l'eût été un empereur avec son armée. Le Panthéon, qui mettait le nord de la ville sous la protection de tous les dieux, sembla aussitôt s'écrouler, comme si un tremblement de terre l'avait arraché de sa base, et sur la place où il avait été, s'éleva une basilique sous l'invocation de Saint-Etienne, le premier martyr de l'Eglise. A compter de ce moment, Vienne prit une face nouvelle ; c'est qu'une ère nouvelle était venue ; la civilisation chrétienne, qui devait se résumer dans saint Louis, étendit ses premières racines dans les fentes des monuments païens. Alors, les premiers rois de Bourgogne bâtissent leur château sur le palais impérial ; une tour carrée s'élève sur le forum ; l'église de Saint-Georges et la cathédrale de Saint-Maurice sortent de terre ; la ville descend des collines et se rapproche du Rhône. A l'aigle d'or et ailes éployées succède l'écusson de l'orme de sinople, chargé d'un calice d'or et surmonté de la sainte hostie d'argent, en souvenir de ce que les rois bourguignons rendaient la justice sous

(3) Contradiction avec ce que Dumas mentionne plus loin (voir note 6).

un arbre de cette essence, et en mémoire du concile de 1311, pendant lequel fut instituée la fête du saint corps de Jésus-Christ : Vienne la Belle est devenue Vienne la Sainte. »

VIENNE LA PATRIOTE

« Balafrée par le baron des Adrets qui mutila sa cathédrale, démantelée par le cardinal de Richelieu, qui fit sauter le château de Labatie (l'orthographe est de Dumas), sillonnée par les dragons de Louis XIV, oubliée par Louis XV et Louis XVI, Vienne, qui avait gardé le souvenir des jours de sa prospérité, adopta avec ardeur la régénération populaire. A l'encontre de Lyon, qui avait accueilli le parti royaliste, Vienne se jeta dans l'opinion républicaine ; confondant la religion avec la royauté, elle renia son blason sacré, coiffa sa pyramide d'un bonnet rouge, et Vienne la Sainte disparut pour faire place à Vienne la Patriote. »

UNE VILLE DE SECOND ORDRE

On peut admirer le souffle de la description, le choix des qualificatifs variés, l'envolée romantique de la phrase, à défaut de l'exactitude historique absolue. Mais si — on le sent bien — l'auteur des *Trois Mousquetaires* et de *La Tour de Nesle* est séduit par le destin peu ordinaire de cette ville rhodanienne (et, malgré les divisions administratives, si peu alpine), on ne peut dire, en revanche, que l'aspect qu'elle présentait en ce XIX^e siècle ait particulièrement conquis le romancier.

« Aujourd'hui, la métropole des Allobroges, la vice-reine de l'empire romain dans les Gaules, la capitale de deux royaumes de Bourgogne, n'est plus qu'une ville de second ordre, aux maisons mal bâties et aux rues tortueuses et sales. Nous cherchâmes longtemps de quel côté elle se présentait sous son aspect le plus pittoresque. Enfin, en gravissant la montagne au haut de laquelle s'élèvent les ruines du vieux château de Labatie, nous découvrimmes, par une échancrure de ses murailles, une grande partie de la ville, bâtie aux deux côtés de la Gère, torrent vert et écumeux qui serpente entre ses maisons, au milieu desquelles, comme Léviathan au-dessus des flots de la mer (4), nage pesamment la cathédrale de Saint-Maurice ; puis, unissant comme par un ruban Vienne à Sainte-Colombe, la fille et la mère, le pont de fil de fer (5), si léger qu'il semble une corde tendue d'un bord

(4) Allusion au monstre marin mentionné dans la Bible (Job, III, 8 et XL, 25 et suivants).

(5) L'actuelle « passerelle », construite en 1829.

du fleuve à l'autre, tandis qu'au-dessous de lui un pilier brisé du vieux pont romain (6) lève sa tête hors de l'eau et semble regarder avec étonnement son élégant successeur. »

Voilà, s'il en était besoin, une preuve supplémentaire que l'imagination ne manque pas à notre romancier...

« DES FLOTS D'ARGENT FONDU »

Là, au Mont-Salomon (qu'il appelle « *la montagne de Salomon* »), Dumas parcourt des ouvrages historiques tandis que son compagnon de voyage, Jadin (7), dessine : « *Le moment était heureusement choisi pour le paysage. Au premier plan, la ville était couverte de nuages de fumée noire et blanche ; au second, le Rhône étincelait comme s'il eût roulé des flots d'argent fondu, et, à l'horizon, la cime des montagnes baignées par le soleil couchant se perdait dans un ton jaune et tiède qui annonçait que c'était de ce côté que le Midi venait au-devant de nous...* »

A la différence de Stendhal (8), qui n'avait rien de plus pressé que de reprendre la route, Alexandre Dumas flâne volontiers dans la ville, va rendre visite au conservateur du musée, M. Delorme, qui lui fait les honneurs de « *sa belle collection d'antiquités* ». Dans ce même musée, il reconnaît le portrait de Pichalt, qui connut une gloire éphémère quand Talma interpréta sa pièce *Léonidas*. Dumas soliloque : « *Bien jeune alors [je n'espérais] jamais arriver à ce but que Pichalt venait d'atteindre (...) Qui pense aujourd'hui à Pichalt et à Léonidas, si ce n'est moi qui écris ces lignes, et qui, en fermant les yeux, les vois passer l'un et l'autre dans mon souvenir comme, dans la nuit, on voit passer deux ombres ?* »

(6) Le « pont antique » (« *le plus ancien pont des Gaules* », bâti 175 ans avant Jésus-Christ sur l'ordre de Tibérius Gracchus qui avait séjourné à Vienne, note Dumas) s'écroula le 11 février 1407. L'écrivain rappelle que, d'après Chorier, des prodiges précédèrent et accompagnèrent cet accident :

« *On entendit courir sur ce pont des chevaux hennissants, la nuit qui précéda le jour où il fut renversé. Toute la ville ouït à minuit des murmures, des voix et des gémissements étranges. L'on vit un taureau d'une grosseur merveilleuse qui fit quelques tours sur la place de Sainte-Colombe et qui s'évanouit au premier coup d'une cloche qui tinta toute seule. Enfin, l'arche qui tomba la première étant celle sur laquelle était bâtie une chapelle, la croix de pierre qui surmontait cette chapelle suivit sa chute, mais demeura sur l'eau, qui refusa de l'engloutir, et l'emporta surnageante vers la mer, comme si elle eût été de bois. »*

(7) Louis-Godefroy Jadin (1805-1882) fut peintre de la famille d'Orléans, avant d'être celui de l'empereur Napoléon III qui le chargea de peindre des scènes de vénérie.

Dumas dit de lui : « *Ses deux dernières expositions venaient de [le] placer au premier rang de nos paysagistes.* »

(8) Voir *Bulletin de la Société des Amis de Vienne*, n° 75 (fascicule 1, premier trimestre 1980).

DUEL SUR LE PARVIS

Le lendemain matin, Dumas se rendit à la cathédrale Saint-Maurice, « *qui est le plus beau monument gothique de toute la période où Vienne s'est appelée la Sainte* ».

« *Telle qu'elle est restée, balafmée par l'épée de son ennemi (9), l'église de Saint-Maurice est encore une des mieux conservées de France. C'est un riche édifice, dont toute la façade appartient au gothique fleuri; les voûtes, terminées seulement au xvi^e siècle, sont peintes en azur avec des étoiles d'or. Quant à sa forme, c'est celle d'une basilique terminée par trois absides.*

Le parvis, élevé au niveau de l'entrée de l'église, fut, en 1563, témoin d'un combat entre deux gentilhommes, l'un florentin, l'autre milanais. Ils se blessèrent tous deux mortellement : le Milanais mourut le premier, ce qui fit qu'on le regarda comme vaincu... » (10).

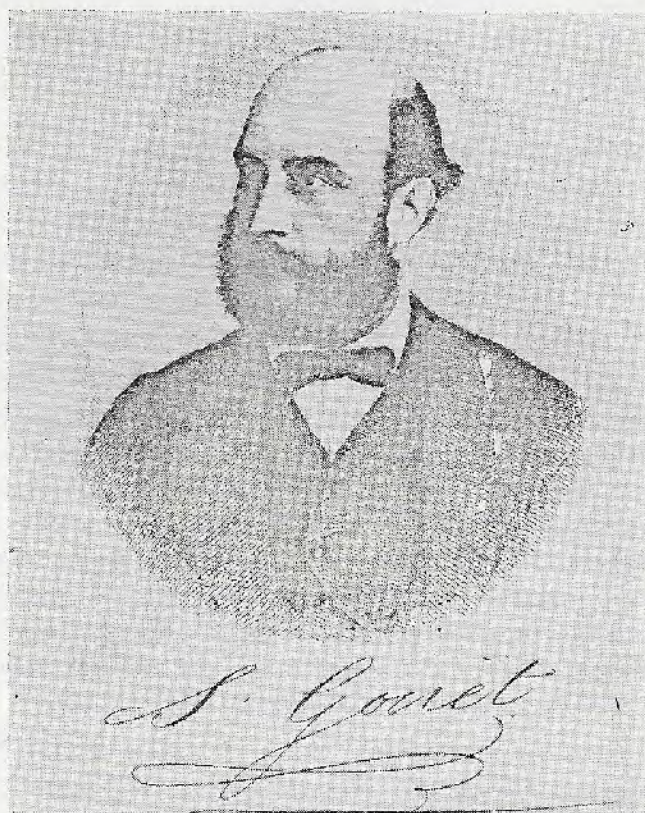
Ayant tout visité « *depuis ses remparts romains jusqu'à ses ruines modernes* » (sic), Alexandre Dumas reprend sa route vers le sud, s'arrêtant au passage devant le « *cénotaphe de Septime-Sévère* » (11), pour rejoindre ce Midi, « *déjà si beau, si grand et si romain, que Rome paraît moins grande et moins belle à qui a vu le Midi* » (!) (12).

(9) Le baron des Adrets (1513-1586).

(10) Dumas rechercha, dit-il, les causes de ce duel, mais en vain.

(11) Il s'agit, bien entendu, de la « pyramide », la « spina » du cirque. Dumas exprime d'ailleurs ses doutes quant à la destination du monument.

(12) Alexandre DUMAS, *Œuvres complètes*, Le Midi de la France, Michel Lévy frères éditeurs, Paris, 1875.



LE CENTENAIRE DE LA MORT DE SIMÉON-GOÜET

Il y a cent ans décédait une personnalité viennoise, poète, écrivain, ami des arts et de la musique, Siméon Gouët, dont le nom est porté par une rue de notre ville.

Voici, édités par E.-J. Savigné, imprimeur à Vienne, des extraits de la Revue du Dauphiné et du Vivarais, du tome V, 1881 : « Portrait à l'eau forte de Fugères », « Œuvres de Siméon Gouët » ; du tome IV, 1880 : « Vie de Siméon Gouët ».

Henri BORDE.

Siméon Gouët appartient au Dauphiné et à la ville de Vienne par sa naissance et par ses œuvres. A bien des titres, soit comme homme politique, soit comme littérateur, il mérite une des premières places dans notre *Revue*.

Décédé prématurément l'année dernière, à peine âgé de 45 ans, il ne lui a pas été permis de donner tout ce qu'il promettait ; son œuvre n'en est pas moins considérable, et ses travaux, pieusement recueillis, font l'objet d'une publication en ce moment sous presse.

Cette publication formera deux beaux volumes in-8° carré, précédés d'une notice des plus complètes sur l'auteur.

Le 1^{er} volume comprend le THÉÂTRE, soit : *Changement à vue*, comédie en un acte et en prose ; *Grand-père André*, étude en un acte et en vers ; *Ponsard et les Deux Ecoles*, allégorie en un acte et en vers ; *Le Franc-Tireur*, épisode dramatique de la guerre de 1870 ; *Le Drapeau*, monologue ; *N'éveillez pas le chat*, proverbe en un acte et en prose ; *Le Berceau*, étude dramatique en vers ; *Fumée sans feu*, proverbe en un acte ; *A Bagnères*, opérette en un acte ; *Capolino*, opérette en un acte ; *Saltarella*, opéra comique en un acte.

Le 2^e volume se compose de : 1^o NOUVELLES, *Voyage du Gaulois à Valence*, *l'Œuf de Serpent*, *les Millions de Damonet*, *le Roman d'un Ouvrier*, *Résignation*, *Philosophie* ; 2^o POÉSIES ; 3^o POÉSIES POLITIQUES ; 4^o CONFÉRENCES, *l'Homme*, *le Progrès*, *la Guerre*, *le Vésuve*, *Voyage*, *la Franc-Maçonnerie* ; plus divers discours.

On peut juger par cette nomenclature de quelle importance est l'œuvre de notre compatriote.

**

Siméon Gouët est né à Vienne le 12 mai 1835 ; il fit ses études au collège de cette ville, les termina au lycée de Lyon, et entra dans le commerce, où son père occupait déjà et occupe encore une place des plus honorables.

Son imagination ardente, sa vivacité d'esprit, ses aspirations libérales, le poussèrent naturellement vers la littérature, les arts et la politique.

Dès 1860, nous le trouvons un des chauds partisans de la méthode Galin-Paris-Chevé, pour l'enseignement de la musique en chiffres ; il fut un des fondateurs du premier *Cercle choral Viennois*, et en devint le Président. Qui ne se rappelle les brillantes soirées de cette époque !

Toutes les fois qu'il s'agissait d'une œuvre d'art, d'une société nouvelle, d'un concert, d'une conférence, d'une œuvre de bienfaisance, Siméon Gouët était au premier rang.

Les journaux de la localité accueillirent avec empressement les articles qu'il publia sur différents sujets.

Lors de la cavalcade de 1868, il eut une merveilleuse idée. Qui ne se souvient du navire le *Gaulois*, de joyeuse mémoire, dont Gouët fut le vaillant *capitaine*. Pendant que le vaisseau, aux grands mâts pavoisés, fendait la foule, voguant sur les quais... dont le sol tremblait..., notre capitaine, gracieux, souriant, laissait tomber sur les flots... dans la rue... une piquante et spirituelle brochure, dont il était l'auteur, et qui restera comme un modèle d'originalité, de verve et d'*humour* (1).

La *Société Philharmonique* de Vienne était dans tout son éclat et remportait des succès ; le regretté Baptiste Dervieux était président ; Siméon Gouët, vice-président. De splendides concerts étaient offerts, chaque année, aux membres honoraires, sous la direction de Girerd. — Gouët, lui, toujours prêt, toujours inspiré, payait son écot... en prose et en vers. Le 1^{er} mai 1869, dans un de ces concerts, il faisait représenter une comédie en un acte et en prose, *Changement à vue*, et, le 26 mars suivant, il interprétait, lui-même, une étude en un acte et en vers, *Grand-père André*. Inutile de rappeler les applaudissements enthousiastes de ces représentations !

Simon Gouët devait forcément aborder la carrière politique ; sous l'Empire, il faisait partie de l'opposition, son républicanisme, ses idées libérales, appelèrent naturellement l'attention sur lui, et, aux élections de 1869, il fut élu membre du Conseil municipal. A partir de cette époque, on le vit constamment sur la brèche, soit comme conseiller municipal, soit comme conférencier, soit comme adjoint au Maire, et, chose rare de nos jours, il luttait sans parti-pris, sans haine ; il marchait en avant sans intérêt, sans ambition.

L'inauguration de la statue de Ponsard arrivant, Gouët fit partie du Comité viennois ; il composa une *Cantate* qui fut mise en musique par Girerd et chantée par des orphéons, avec accompagnement des sociétés instrumentales ; puis, le soir, sur notre modeste théâtre, il eut l'insigne honneur de voir interpréter, par Mlle Agar et les artistes de la Comédie Française, un à propos : *Ponsard et les deux Ecoles*, dont il était l'auteur, sujet allégorique en un acte et en vers.

Les funestes événements de 1870-1871 appelant Gouët sous

(1) *Voyage du Gaulois à Valence. — Journal du Bord* ; in-12 de 56 pages. Vienne, imp. Savigné, 1868.

Ils étaient six, six jeunes hommes,
Tous six assis sur le *Gaulois* ;
C'étaient six pauvres gentilshommes,
Mais ils avaient six cœurs de roi !
Hélas ! sur les six, trois déjà ne sont plus !

les armes, il servit comme lieutenant d'artillerie dans les mobilisés de l'Isère.

Le soldat se souvint qu'il était poète, et de son imagination, toujours en éveil, sortirent deux charmantes pièces : *Le Franc-Tireur*, épisode dramatique de la guerre de 1870, un acte en vers, et *Le Drapeau*, un acte aussi en vers, avec musique de Girerd, et dit, pour la première fois, par Dervieux, dans un concert pour la libération du territoire.

Pour clore la série des œuvres littéraires de notre compatriote, nous citerons encore : *Le Berceau*, étude dramatique en vers, pleine de délicatesse et de sentiments ; — Deux grands drames, représentés sur le théâtre de Vienne, *Marcel, l'armurier de Vienne* (1873), et *Franchépée* (1878) ; — Une bluette intitulée : *A Bagnères* ; — *Sermon dans le Désert*, brochure de 100 pages (Paris, Lachaud, 1873) ; — *L'œuf du serpent*, nouvelle publiée dans l'*Annuaire de Vienne* (3^e année, 1877) ; — Deux proverbes insérés dans la *Revue du Dauphiné et du Vivarais* : *Fumée sans feu* (n^o de mars 1877) et *N'éveillez pas le Chat* (n^o de septembre-octobre 1879).

Journaliste à ses heures, polémiste suivant les événements, il eut plusieurs fois l'occasion d'entrer en lutte ; sous le pseudonyme du *Vieil Allobroge*, il soutint, dans le *Courrier de Lyon*, une campagne électorale, qui lui valut, durant la période du 16 mai, une condamnation pour délit de presse.

Siméon Gouët devint aussi un des adeptes de la Franc-maçonnerie ; il fut reçu à la Loge la *Concorde*, en devint le vénérable, prit part, plusieurs fois, aux travaux maçonniques du Couvent à Paris, installa la Loge d'Annonay, fit dans cette ville, une conférence pour le sou des écoles, et prit souvent la parole dans de grandes réunions maçonniques, soit à Lyon, soit à Valence.

Quand, de toutes parts, les sociétés de tir s'organisèrent, Gouët ne voulut pas que la ville de Vienne restât en arrière ; l'un des fondateurs de la *Société des Carabiniers*, dont le stand est à Estressin, il était resté l'âme et le président de cette patriotique institution.

Nous venons d'esquisser brièvement, au courant de la plume, l'existence de notre compatriote ; mais ce que nous ne pouvons reproduire, ce sont les innombrables discours prononcés, soit aux distributions de prix, soit dans des réunions particulières ; ce que nous ne pouvons analyser, ce sont ses harangues improvisées, et surtout les conférences publiques, telles que *La Bible dans l'Inde*, *L'ignorance et les moyens de la combattre*, *Voyage au Vésuve*, etc., etc., qu'il fit au théâtre de Vienne et ailleurs.

Gouët avait une volonté ferme, énergique, une grande indépendance d'idées. Paradoxal parfois, spirituel toujours, il ne

manquait ni de finesse, ni de tact ; il était aussi plein d'à-propos, et son éloquence facile charmait toujours son auditoire.

C'était une belle intelligence, un noble cœur ; sa charité était inépuisable et sa bourse toujours ouverte aux malheureux.

Il meurt à 45 ans, foudroyé, en quelques jours, par une fièvre typhoïde, regretté de ses nombreux amis et laissant dans le désespoir un père, une mère, dont il était la joie et l'orgueil.

E.-J. SAVIGNÉ.

*
**

Les obsèques de Siméon Gouët ont eu lieu jeudi 23 septembre 1880, en grande pompe, avec une assistance nombreuse, composée de toutes les classes de la société.

Tout ce que Vienne comptait de notabilités, de magistrats, de fonctionnaires, suivait le convoi.

Deux discours ont été prononcés sur la tombe : l'un par M. Ronjat, sénateur ; l'autre par M. Girerd, 1^{er} adjoint remplissant les fonctions de Maire.

RUES ET PLACES A VIENNE AU MOYEN-AGE

par Renée BONY

Les rues de Vienne n'ont pas de nom avant la fin du XII^e siècle. Les courtils, les vignes, les maisons sont délimités par d'autres propriétés et par des voies publiques (*via publica*). Une seule rue peut être identifiée de façon certaine : c'est la rue de Bourgogne actuelle : une vigne a pour limite, dans la ville, le Rhône et la voie publique en 975.

Les autres voies publiques ne peuvent être situées avec exactitude, ce qui ne permet pas de suivre l'évolution des rues depuis l'époque romaine. En 1010-11, une maison est limitée entre « deux voies publiques, la terre de Saint-André et la voie antique ». L'interprétation de ce texte reste difficile. Faut-il comprendre que les autres voies publiques sont de construction récente ?

Il n'est pas possible de reconstituer le réseau des rues dans le quartier de Fuissin, entre la cathédrale Saint-Maurice et l'église de Saint-Pierre. Pourtant un bourg est connu dès la fin du XII^e siècle, ce qui suppose des voies de communication interne. Il y a cependant une exception ; c'est la rue Médiana : voie d'accès du sud au nord de Vienne, voie de passage depuis l'époque romaine.

La connaissance que nous avons des rues du quartier de Saint-Martin est tout aussi obscure : un chemin entre les Monts Arnaud et Salomon, et un autre vers Pont-Evêque. Un pont le relie au reste de la ville, dès le X^e siècle au moins.

Le grand cloître de Saint-Maurice a son propre réseau entre ses fortifications, qui ne s'est pas modifié dans les siècles suivants.

Plusieurs rues de Vienne sont connues par des noms : la rue de l'Alperon, la rue de l'Eperon actuelle, est la première mentionnée dès 1191. Cette rue est liée à une expression de Trivium Peroni (1363), en des termes parfois différents, mais qui signifient le coin des trois rues, c'est-à-dire la rue de l'Eperon proprement dite, la rue Marchande et la rue de la Table-Ronde.

Le nom de cette rue Marchande manque d'originalité ; elle exprime bien son rôle : le 21 mars 1200, un ouvroir — échoppe — est situé dans le quartier des merciers.

Une autre rue tire son nom de la spécialisation des métiers qui s'y trouvent : la rue des Peaux-Belles ou Pelleterie, connue grâce à un acte de 1317. C'est la rue actuelle du Quatre-Septembre. Elle prolongeait la rue de la Boucherie (rue Teste-du-Bailler). Bien que non nommée expressément, la description du quartier du macel (boucherie), en 1276, le laisse supposer.

Une autre rue gardera aussi son nom jusqu'à la Révolution, c'est la rue de la Chèvrerie (rue du Collège et rue de Saint-André-le-Haut). Elle est connue dès 1270, et on la retrouve citée en 1399 pour la réparation de son pavé.

La rue Cuvière n'est mentionnée qu'en 1400. En fait, elle existait antérieurement, car la rue de la Rochette y aboutissait dès 1300, au moins. Le passage des Etuves (longeant la place du Jeu-de-Paume au sud) n'est pas considéré comme une rue, en 1442. Nous apprenons que toutes les voies ne sont pas considérées de la même manière, ce qui sous-entend des largeurs différentes. Ainsi une rue est-elle dite la Grande-Rue et passe sur la place Notre-Dame. Ce nom (*carrería*) signifie « route à voitures », elle doit donc être importante et plus large que les autres. Nous savons qu'elle allait du Port-Gondrand (port proche de l'église des Jacobins) par la rue de l'Eperon et la rue des Merciers, passait devant le palais du Dauphin et se continuait par la rue de Bourgogne. La rue longeant le palais du Dauphin a pris le nom de rue du Prétoire, en 1290, et se prolonge par la rue de la Peyrolierie ou rue Pérouillère, dès 1366. L'origine du nom ne pose aucun problème : les chaudronniers — pérouillers — devaient y être nombreux. Il était normal de voir des familles prendre le nom de la rue où elles habitaient ; les familles Perolliers étaient en nombre considérable au XIV^e siècle. Il y avait aussi des Cuvière ou des Fuissin.

Toutes les rues ne sont pas expressément nommées, telle celle-ci seulement décrite : « la rue du palais des Dauphins jusqu'au Rhône », en 1296. C'est la rue qui prolongeait le pont du Rhône d'origine romaine. La rue des Clercs et celle de la Table-Ronde sont indiquées dans un acte de 1290. Une maison est située au coin de la rue « tendant de la rue du Prétoire vers l'église de Saint-Pierre-Entre-Juifs ».

La rue de Lyon au pont de Gère suit l'ancien tracé de la voie romaine. La rue de la portelle ou de la poterne n'est pas précisément nommée, mais la réparation à la portelle de Mont-Salomon en 1401 sous-entend une rue pour y accéder.

La rue des Moulins est une voie d'accès au fameux Moulin des Quatre, existant depuis le XIII^e siècle au moins. La rue des Serru-

riers n'est pas citée. Cependant, une porte du grand cloître de Saint-Maurice, la porte de Bobe, s'ouvrait sur cette voie dès 1309. La halle longe cette voie qui va jusqu'à la porte de Pipet.

Une rue portait un nom particulier, très surprenant de nos jours : la rue du Bordel. Connue dès le début du ^{xv}^e siècle, elle devait être beaucoup plus ancienne : en effet, les Carmes, en 1392, s'installent le long de cette voie ; pour elles, on construit l'église Notre-Dame des Carmes qui s'oriente nord-sud, ce qui est une exception à Vienne où toutes les églises du Moyen Age sont situées est-ouest.

Nous venons d'identifier la rue « *alla Valina* » ; ce nom n'est plus utilisé que rarement au ^{xvii}^e siècle ; c'est la montée Timon actuelle. Le tracé de la rue du Merle n'existe plus ; elle se trouvait entre la rue des Ursulines et la rue des Carmes. Nous pouvons présumer que la rue du Cirque est aussi ancienne, bien que jamais mentionnée : la porte Saint-Marcel s'ouvrait à son extrémité. Or, l'existence d'une porte suppose une voie d'accès. D'ailleurs, un chemin, celui de Beau-Mur, dès 965, la prolongait à l'extérieur de l'enceinte.

La ville s'aère un peu grâce aux places. Ne cherchons pas de places aux grandes dimensions, telle la place de l'Hôtel-de-Ville, agrandissement plus tardif. Une place au Moyen Age est souvent l'élargissement d'une voie : ainsi la place du Bacon. D'après Chorier, célèbre historien du ^{xvii}^e siècle, bacon veut dire « pourceau » ; il y avait là en effet une pierre où « l'on avait coutume d'égorger les animaux ».

La place des Canaux, plus tard place de la Foire puis place du Pilon est un croisement triangulaire de plusieurs rues convergentes ; de même en est-il pour la place de la Fusterie (Affuterie de nos jours). Toutes deux sont connues dès la première moitié du ^{xiv}^e siècle.

La place Notre-Dame, vers le temple d'Auguste et de Livie, est citée à plusieurs reprises à partir de 1268. Son étendue diminue à la fin du Moyen Age, tandis que la place du Peron s'agrandit, mais au ^{xvi}^e au ^{xviii}^e siècle (place Aristide-Briand).

La place Pichat s'ouvrait sur la porte du pont du Rhône ; elle n'avait aucun nom spécial. La place Saint-Ferréol, plus étroite que celle que nous connaissons, est citée dès 1309. La place du Charnevoz, proche de Saint-Martin, longeait la Gère. La place Saint-Sévère, dès 1338, était limitée par un cimetière, comme à Notre-Dame.

Seule une place disparaît, c'est la place de l'Orme, la plus célèbre de Vienne, à cause de son rôle politique de rassemblement, connue dès 1338. Des maisons l'entourent par la suite et elle devient une cour interne, certainement proche de la Table-Ronde et de la rue des Clercs.

La place Saint-Maurice existait-elle ? C'est probable car on en parle les siècles suivants où elle est agrandie.

Une autre place dont on peut supposer la réalité, car les archives consulaires sont muettes sur sa création, est la place des Capucins ; à ce même endroit se tenait au Moyen Age le marché aux bœufs, ce qui nécessite un espace vide. La place Mal-Conseil devait également être de petite étendue.

Les ponts prolongeaient les rucs. La situation de Vienne, située au confluent de la Gère et du Rhône, et traversée par plusieurs ruisseaux, rendait obligatoire la construction de ponts, dès l'époque romaine. Le pont du Rhône reliait les deux rives du Rhône de la place Pichat à la place Aristide-Briand, proche de la Tour des Valois. Il est mentionné à de nombreuses reprises à cause de fréquentes réparations. Le pont de Saint-Martin existe depuis au moins le x^e siècle. Renversé par une crue de la Gère en 1375, reconstruit en bois, il est enfin remplacé par un pont en pierre dès 1395. Le pont de Gère subit aussi la violence des eaux de la Gère ; il est réparé en 1280. Outre ces trois ponts principaux, d'autres plus petits étaient obligatoires pour enjamber le ruisseau du Fuissin, vers Saint-Martin, les ruisseaux de Saint-Marcel et de Saint-Gervais, ou aussi la Cévenne, plus important.

Le schéma général des rues ne changera pas jusqu'à la Révolution. Le xix^e et le xx^e siècles bouleversent plusieurs quartiers, dont ceux de Fuissin ou de Cuvrière. S'il y a de nombreuses modifications dans les rues secondaires au xvi^e siècle et surtout au xvii^e siècle (sujet actuellement à l'étude), il y a nettement plus de transformations dans les agrandissements successifs des places ; mais à l'exception de la place de l'Orme qui disparaît, toutes subsistent. Rares sont les créations nouvelles durant les siècles suivants. Elles modifieront cependant sensiblement ce paysage urbain médiéval.

(Résumé d'un chapitre de la maîtrise *Topographie de Vienne du iv^e au xiv^e siècle*, présentée en juin 1979, sous la direction de MM. J.F. Reynaud et N. Elisséeff.)

Les débuts de l'Institution St-Charles à Vienne

par André HULLO

Les archives concernant l'Institution Saint-Charles sont rares et fragmentaires. C'est à travers un cahier de comptes, un cahier d'inspections et visites, de mémoires d'entrepreneurs, de quelques plans ainsi que de quelques témoignages écrits d'anciennes élèves que l'on peut esquisser brièvement l'histoire des débuts de l'école jusqu'en 1906.

C'est au printemps de 1827 qu'arrivent à Vienne, sur la demande des Dames de la Providence, trois religieuses de l'ordre de Saint-Charles pour l'instruction des enfants de la ville.

Ces religieuses sont appelées à diriger les écoles sur quatre paroisses, car le nombre des enfants à instruire est considérable.

I. — LES BATIMENTS

Au début un logement est offert aux moniales dans la paroisse de Saint-André-le-Haut. C'est en 1833 qu'elles acquièrent sur la place des Capucins, sur l'emplacement actuel de l'école, une petite maison qui leur sert de résidence. Il est d'ailleurs fait mention d'une chapelle, puisqu'en 1844 on procède à des réparations et à l'achat de deux statues : une Vierge et un Saint-Joseph. Cette maison est alors entourée d'un jardin et d'arbres.

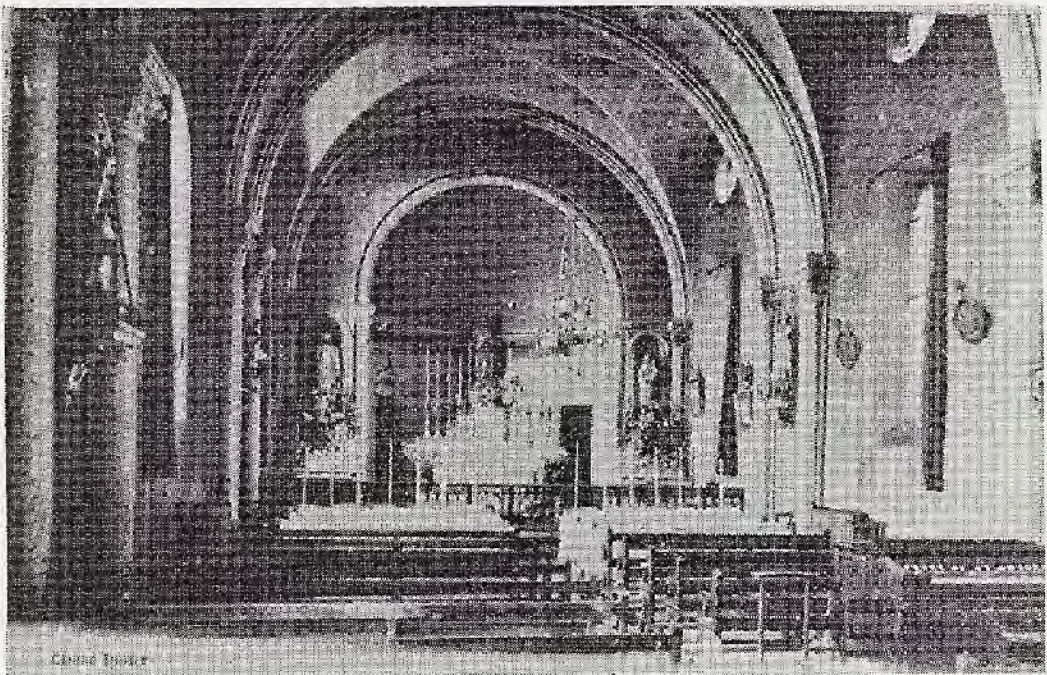
La construction de l'immeuble actuel fut commencée le 19 mars 1863, achevée en septembre 1864, bénite le 25 octobre de la même année par l'abbé Grange. La terrasse jouxtant l'école est alors plantée d'acacias et de ceps (*cf. photo 1*).

Le prix de cette importante construction s'éleva à 54 764 F ; pour trouver une telle somme les moniales vendirent pour 13 726 F d'obligations, firent appel à des dons qui affluèrent de 1863 à 1867, mais aussi contractèrent des emprunts et organisèrent des loteries...

Il était en effet nécessaire de meubler l'école et l'internat,



Le parloir : les locaux sont aujourd'hui ceux du secrétariat.



Chapelle Institution Saint-Charles, aujourd'hui transformée en salle de classe.

c'est ainsi que furent achetés en 1868-69 les lits-bateaux en noyer (*cf. photo*) qui servirent jusqu'à une date récente.

D'autres travaux furent entrepris entre 1878-80 : construction d'un hangar, mais surtout du corps de la chapelle (*cf. photo*), sans doute pour remplacer l'ancienne trop petite. Cette nouvelle chapelle a été transformée aujourd'hui en salle de classe.

II. — LA VIE DE LA COMMUNAUTÉ

Il est certain que les premières années furent difficiles comme en témoigne le budget dressé entre octobre 1841 et octobre 1842 qui montre un déficit. Heureusement la ville vient en aide à la Communauté en lui attribuant une subvention importante de 2 000 F (sur un total de recettes d'environ 9 000 F). Le reste des recettes provient du travail des moniales, des ressources de l'externat, de legs, de dons et du loyer d'un magasin. En plus le jardin fournit les légumes et l'on élève une vache.

Mais la situation s'améliore très vite, la Communauté devient prospère : la construction du bâtiment en 1863 en témoigne ; tout comme le budget largement excédentaire de 1870, dans lequel d'ailleurs la subvention de la municipalité occupe toujours une place importante.

Du côté des dépenses il faut payer le traitement de l'aumônier qui est attaché à la maison depuis 1845, ainsi que les gages des domestiques, les frais de nourriture et de chauffage ; tout est noté avec soin.

En octobre 1896, la Communauté comprend trente religieuses s'occupant du pensionnat et des quatre externats.

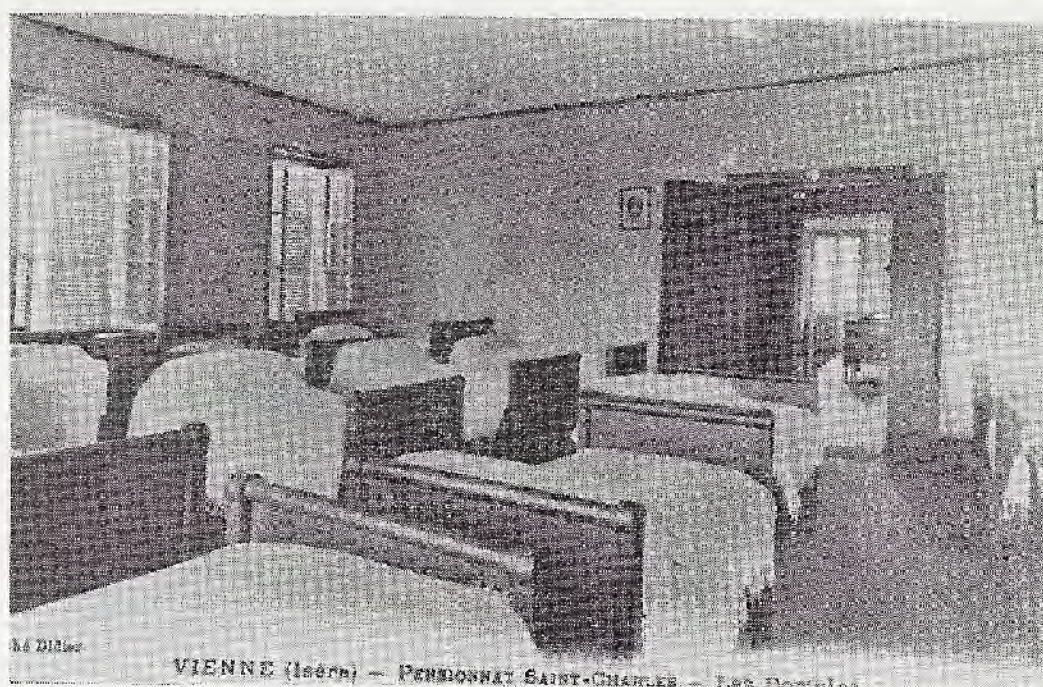
III. — L'ENSEIGNEMENT

a) *Les effectifs :*

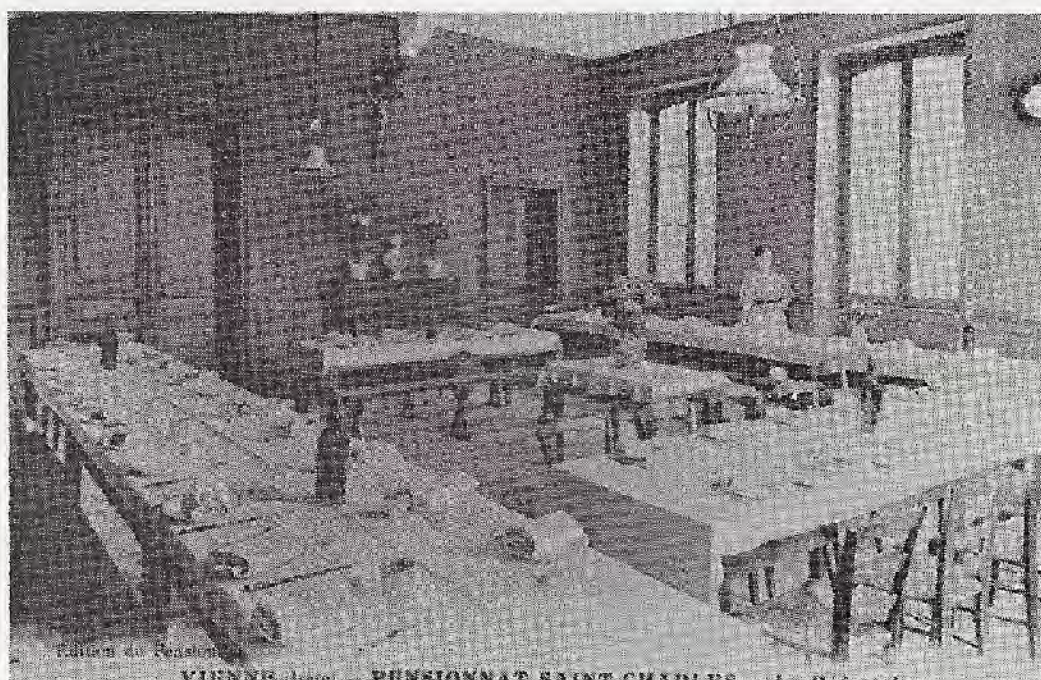
Les moniales se consacrent à l'enseignement primaire et instruisent les jeunes enfants des deux sexes, il y a en effet autant de garçons que de filles qui fréquentent l'école. Dès 1851, les effectifs s'élèvent à 150 élèves et le rapport d'inspection mentionne : « les enfants sont excessivement nombreux ». En 1870 les effectifs (1) atteignent 200 enfants, mais ils tombent à 116 en 1885, sans doute il faut y voir les effets des lois de Jules Ferry, qui développent l'enseignement primaire laïc et obligatoire.

Ce n'est qu'en 1936 que se développe l'enseignement secondaire à Saint-Charles.

(1) En 1927 les effectifs sont d'environ 160 ; en 1950, 300 ; en 1960, 370 élèves et aujourd'hui 1 670.



Les dortoirs : au dernier étage de la grande maison, devenus salles de classe.



Transformé en salle de classe depuis bon nombre d'années, ce réfectoire à la rentrée 80-81 est devenu le local de la documentation.

D'après les différents rapports d'inspection, les enfants « sont dociles, attentifs, intelligents », mais à plusieurs reprises les autorités se plaignent de l'absentéisme du jeudi. Ainsi en 1859 le délégué départemental déplore le jour de congé du jeudi : « il est fort nécessaire que dans une ville aussi industrielle de garder les enfants le plus longtemps possible et de supprimer entièrement le congé du jeudi serait une mesure très utile et conforme au règlement ministériel » ; même remarque en 1862 où l'on regrette « la négligence des parents ».

b) *La pédagogie :*

D'après le cahier des « Inspections et visites » on connaît le passage assez régulier des différentes autorités : ainsi en 1852 c'est le Recteur lui-même, une autre année le Préfet de l'Isère, ou bien l'Inspecteur général et régulièrement l'Inspecteur primaire, ou l'Inspecteur des salles d'asile, ou bien encore une délégation spéciale pour « la surveillance et la direction morale des écoles de la ville de Vienne ».

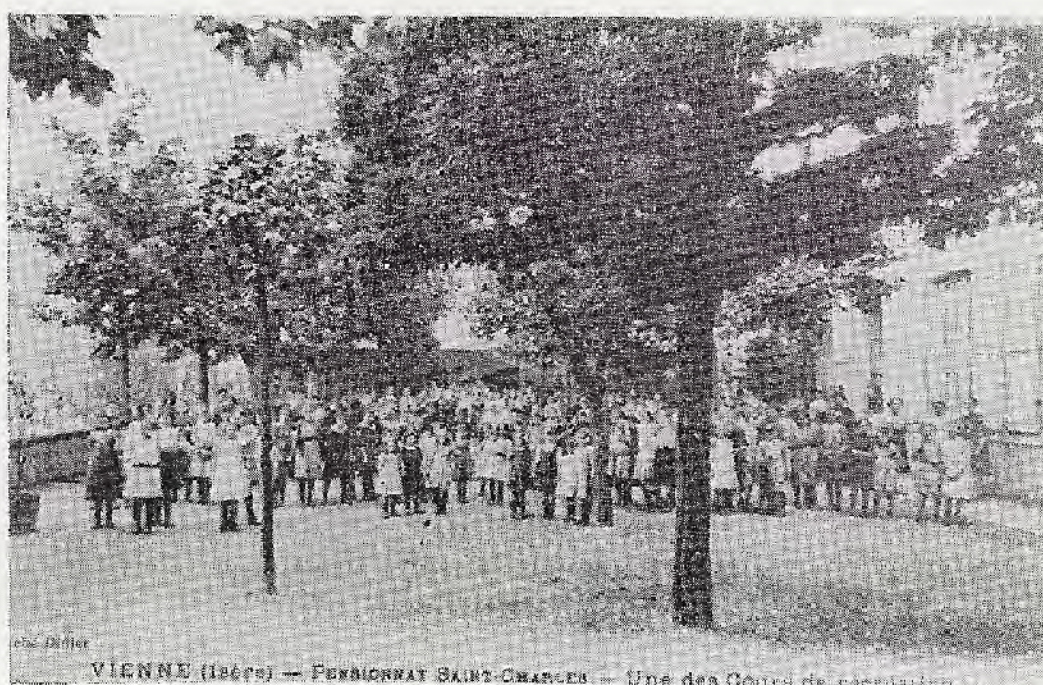
On constate donc un réel souci de surveillance de l'enseignement ; ces visites portent souvent sur l'état et la tenue des locaux : ainsi en 1856 le délégué de l'Académie constate « que le local est un peu humide, que la salle d'exercice a besoin d'un plancher et d'autres réparations » mais l'Inspecteur d'Académie la même année, conviendra « que la tenue du local est irréprochable ».

Néanmoins à travers ces visites on perçoit aussi un souci d'ordre pédagogique : ainsi en 1856 « les exercices sont exécutés avec précision », mais en 1858 on voit poindre un reproche : « si elles (les sœurs) possédaient une nouvelle méthode (de lecture) cet asile serait au niveau des meilleurs ». Mais en 1874 l'Inspecteur d'Académie note sa satisfaction sur l'utilisation de la nouvelle méthode pour apprendre à lire. En 1877 « cette classe mérite tous les éloges » ; de même en 1888 on lit sur les rapports : « excellents résultats et satisfaction pour tout ce qui a été vu et entendu ».

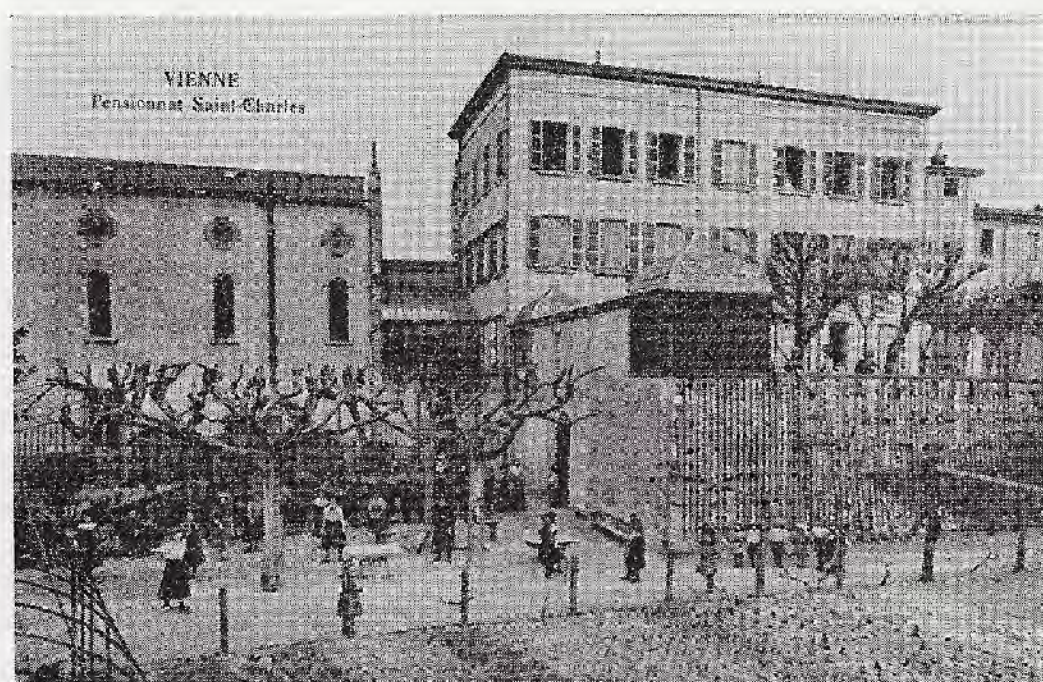
En même temps qu'il y a une surveillance pédagogique, on aperçoit déjà poindre un souci évident d'hygiène scolaire : ainsi les différentes inspections recommandent aux mères « de veiller d'une manière très particulière à la propreté des enfants », et dès 1856, le délégué de l'Inspecteur d'Académie souhaite qu'un médecin visite les locaux.

IV. — « LA RUCHE SANS ABEILLE »

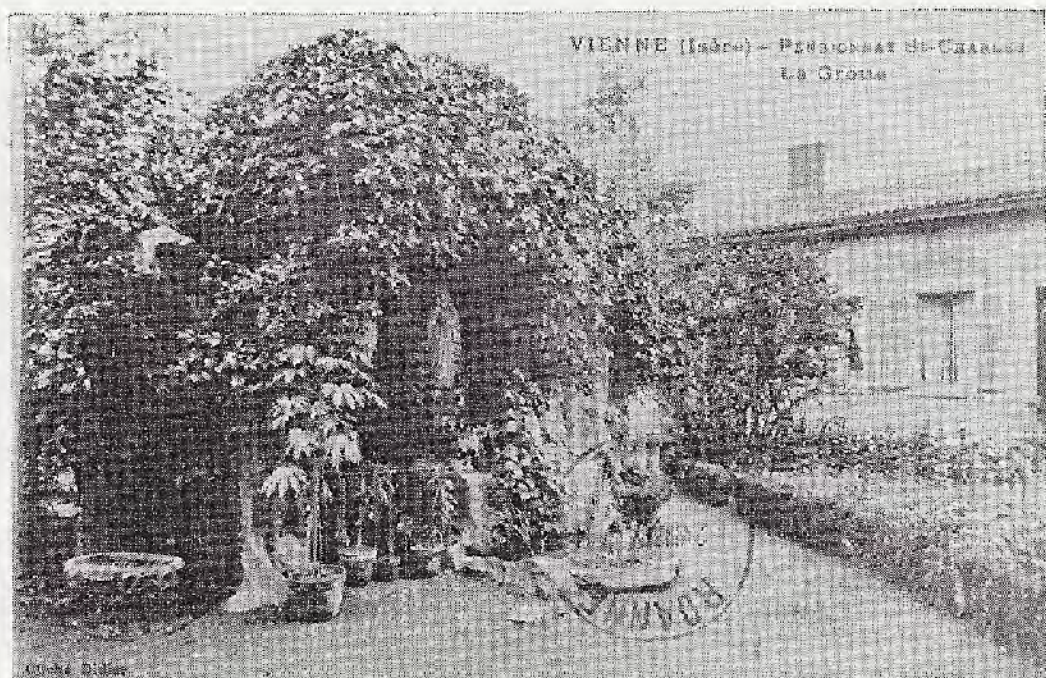
Avec la formation le 15 juin 1902 d'un ministère radical présidé par Emile Combes, débute « l'anticléricalisme militant ».



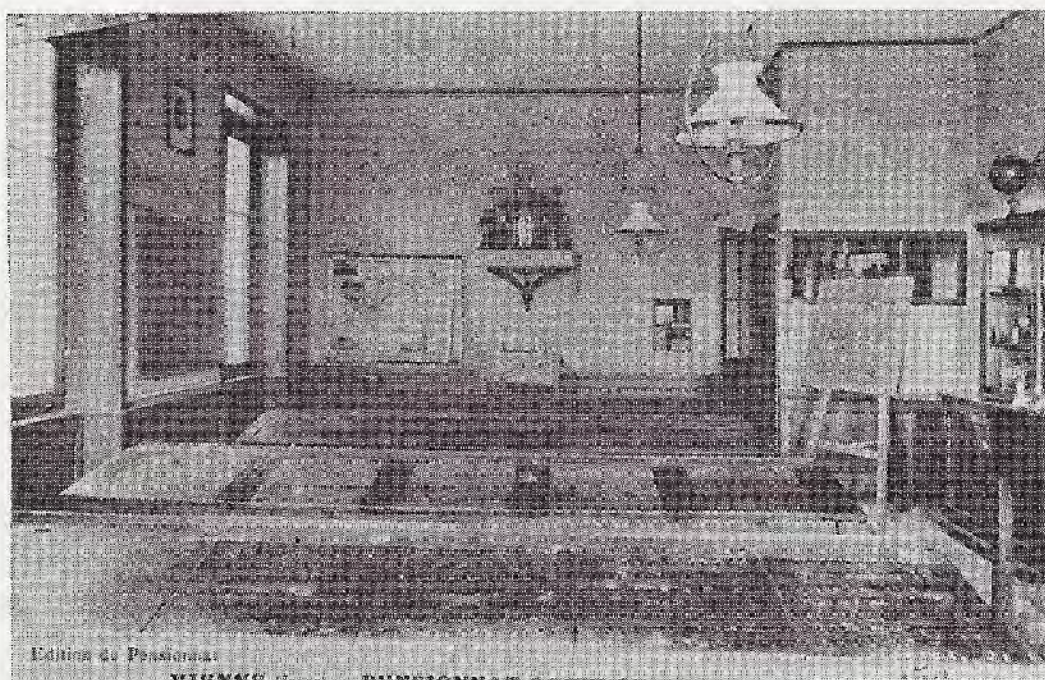
La cour d'en haut.



La grande maison et la chapelle vues de la cour d'en bas et du jardin
Un escalier couvert permettait de descendre de la première cour
jusqu'à la cour d'en bas.



La grotte de la Sainte Vierge au milieu de la cour d'en bas.
Un préau couvert se trouve aujourd'hui à cet emplacement.



Une salle de classe dans la grande maison, aujourd'hui le bâtiment du 2^e cycle.

Combes fait en effet appliquer strictement la loi de 1901 sur les associations : il fait refuser en bloc par la Chambre des députés toutes les autorisations sollicitées par les congrégations ; si bien qu'en juillet 1902, l'Etat ordonne la fermeture des écoles congréganistes et la réquisition des locaux : Saint-Charles est donc fermé, les religieuses partent et se réfugient à Lyon dans la maison-mère, rue de l'Annonciade.

Mais la défense s'organise et un Comité civil dit des « Pères de familles » est créé, avec à sa tête trois membres : M. Teraillon (grand-père de M. l'abbé Gros, ancien supérieur de l'Institution Robin), M. Galibert (père de Mlle Galibert, qui fut directrice de l'école de la montée Timon) (1), en qualité de trésorier, et M. Ginon, comme secrétaire.

Ce comité déploie une grande activité, envoie des circulaires, discute avec les autorités et fait la liaison avec les sœurs Saint-Charles. Finalement c'est avec quelques semaines de retard que la rentrée de 1903 (2) s'effectue ; les religieuses ont repris leurs habits civils et leurs noms de familles.

L'année suivante, en 1904, nouvelles difficultés pour l'Institution, car la loi du 7 juillet 1904 interdit l'enseignement à toutes les congrégations, même autorisées. Ainsi Saint-Charles est à nouveau fermé.

L'Association put alors acquérir l'immeuble et y installer une institution dont les professeurs étaient d'anciennes religieuses sécularisées et en novembre 1904, l'école rouvrait à nouveau ses portes et repartait sur des bases nouvelles.

(1) L'école de la montée Timon a été rachetée en 1967 par l'Institution Saint-Charles.

(2) En octobre 1903, 10 000 établissements d'enseignement congréganistes avaient été fermés, mais la moitié rouvrirent avec un personnel sécularisé.

**LE CONSEIL D'ADMINISTRATION DES « AMIS DE VIENNE »
EN ASSEMBLEE GENERALE DU 19 MARS 1980**

Présidents d'Honneur (à vie) :

M. Charles JAILLET - Ancien Président
† M. Paul MICHALON - Ancien Président

Comité de Patronage :

M. Gabriel CHAPOTAT - Membre du C.N.R.S. - Fondateur,
Directeur du Centre de Recherches Archéologiques
M. Roger LAUXEROIS - Conservateur des Musées
M. Serge TOURENC - Directeur adjoint de la Circonscription
Archéologique
M. André VIGIER - Président du Syndicat d'Initiative

BUREAU

Président : M. André HULLO - Professeur au Lycée de SAINT-
ROMAIN-EN-GAL

Vice-Présidents : M. Louis BLANC

M. Jean-François GRENOUILLER

M. François RENAUD - Professeur au Lycée de SAINT-
ROMAIN-EN-GAL

M. Marcel PAILLARET - Ingénieur - VIENNE

Secrétaire Général : M. Louis BLANC - SAINT-ROMAIN-EN-GAL

Trésorière : Mme THÉVENET - Directrice du Syndicat d'Initiative

MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

M. Charles COGNAT - Industriel - SAINTE-COLOMBE

M^e Charles FRECON - Notaire - VIENNE.

M. l'Abbé Joseph GROS - SAINTE-COLOMBE-LÈS-VIENNE.

M. Jean GUEFFIER - Adjoint au Maire de VIENNE.

M. Jean-François Guillet - Licencié ès-Sciences - SAINTE-COLOMBE-LÈS-
VIENNE

Mme Michel GUILLOT - SAINT-ROMAIN-EN-GAL

Mme Jean-Claude Hassler - VIENNE

M. Jean Perriolat - Chimiste - VIENNE

Mme Maurice Seguin - VIENNE

M. Sondaz - VIENNE

M. Jean Vaganay - Industriel - VIENNE

Mme Widlocher - VIENNE

Commissaire Adjoint :

M. Michel Tranchand - Cadre Administratif - VIENNE

